

LA REVUE THÉOSOPHIQUE

LE PHARE DE L'INCONNU

I

Il est dit dans un vieux livre sur les études occultes :

« La *Gupta Vidya* (Science secrète) est une mer attrayante, mais houleuse, et pleine d'écueils. Le navigateur qui s'y risque, s'il n'est sage et riche d'expérience acquise (1), sera englouti, brisé sur les mille récifs sous-marins. De grandes vagues, couleur de saphir, rubis et émeraude, des vagues pleines de beauté et de mystère le recouvriront, prêtes à porter les marins vers d'autres et nombreux phares qui brillent dans toutes les directions. Mais ce sont de faux phares, des feux follets allumés par les fils de *Kâlyā* (2), pour la destruction de ceux qui ont soif de la vie. Heureux ceux qui demeurent aveugles à la lumière de ces feux trompeurs; plus heureux ceux qui ne détournent jamais leurs regards du seul vrai phare, dont la flamme éternelle brûle solitaire au milieu de l'abîme des eaux de la Science sacrée. Nombreux sont les pèlerins qui désirent s'y plonger; bien rares les nageurs vigoureux qui atteignent le Phare. Pour y arriver, il faut cesser d'être un nombre, et être devenu *tous les nombres*. Il faut oublier l'illusion de la séparation et n'accepter que la vérité de l'individualité collective (3). Il faut voir par l'ouïe, entendre avec les yeux (4), lire le langage de l'arc-en-ciel et avoir concentré ses *six* sens dans le septième (5).

.....

(1) Sous la direction d'un *gourou* ou maître.

(2) Le grand serpent vaincu par Krishna et chassé de la rivière de Yanuma dans la mer, où le serpent Kâliya prit pour femme une espèce de Sirène dont il eut une nombreuse famille.

(3) L'illusion de la *personnalité* du moi, à part et placée par notre égoïsme au premier plan. En un mot, il faut s'assimiler l'humanité entière, vivre par elle, pour elle et dans elle, en d'autres termes, cesser d'être « un » pour devenir « tous » ou le *total*.

(4) Expression Védique. Les sens, en comptant les deux sens mystiques, sont, sept dans l'occultisme; mais un Initié ne sépare pas plus ses sens l'un de l'autre qu'il ne sépare son unité de l'Humanité. Chaque sens contient tous les autres.

(5) Symbologie des couleurs. Le langage du prisme, dont « les sept couleurs mères ont chacune sept fils », c'est-à-dire quarante-neuf teintes ou « fils » entre les sept, les

Le « Phare » de la Vérité, c'est la Nature sans le voile de l'illusion des sens. Il ne peut être atteint avant que l'adepte ne soit devenu maître absolu de son moi personnel, capable de contrôler tous ses sens physiques et psychiques, à l'aide de son « septième sens », grâce auquel il est doué ainsi de la vraie sagesse des dieux — *Theo-sophia*.

Inutile de remarquer que les profanes, — les non initiés, au dehors du temple, ou *pro-fanes*, — jugent les « phares » et le « Phare », ci-dessus mentionnés, en sens inverse. Pour eux, c'est le Phare de la vérité Occulte qui représente l'*ignis fatuus*, le grand feu follet de l'illusion et de la bêtise humaines, et ils considèrent tous les autres comme les écueils bienfaisants qui arrêtent les exaltés à temps, sur la mer de la folie et de la superstition.

« N'est-ce point assez », — nous disent nos bienveillants critiques, « que le monde soit arrivé, à force « d'ismes », à celui de *théosophisme*, qui n'est que *fumisterie transcendante*, sans que celui-ci nous offre encore de la magie réchauffée du moyen âge, avec ses grands sabbats et son hystérie chronique ? »

Halte-là, messieurs. Savez-vous seulement, pour parler ainsi, ce que c'est que la vraie magie, ou les Sciences occultes ? Vous vous êtes bien laissé gorger en classe de la « Sorcellerie diabolique » de Simon le magicien et de son disciple *Ménandre*, d'après ce bon Père Irénée, le trop zélé Théodoret et l'auteur inconnu de *Philosophumena*. Vous vous êtes laissé dire, d'un côté, que cette magie venait du diable ; de l'autre qu'elle n'était que le résultat de l'imposture et de la fraude. Fort bien. Mais que savez-vous de la vraie nature du système pratiqué par Apollonius de Tyane, Jamblique et autres *mages* ? Et que pensez-vous de l'identité de la théurgie de Jamblique, avec la « magie », des Simon et des Ménandre ? Son vrai caractère n'est dévoilé qu'à demi par l'auteur du livre de *Mysteriis* (1). Néanmoins, ses explications convertirent Porphyre, Plotin et d'autres, qui, d'ennemis qu'ils étaient de la *théorie ésotérique*, devinrent ses plus fervents adhérents. La raison en est fort simple. La vraie Magie, dans la théurgie de Jamblique, est à son tour identique avec

quelles teintes graduées sont autant de lettres ou caractères alphabétiques. Le langage des couleurs a donc cinquante-six lettres pour l'*initié* (ne pas confondre avec l'*adepte*, voir mon article « Signal de Danger »). De ces lettres chaque septenaire s'absorbe dans sa couleur mère, comme chacune des sept couleurs mères est absorbée finalement dans le rayon blanc, l'Unité divine symbolisée par ces couleurs.

(1) Par Jamblique qui l'écrivit sous le pseudonyme du nom de son maître, le prêtre égyptien Abammon. Il est intitulé en grec :

Ἀδάμμωνος διδασκάλου πρὸς τὴν Πορφυρίου πρὸς Ἀνεβῶ ἐπιστολὴν ἀπόκρισις, καὶ τῶν ἐν αὐτῇ ἀπορημάτων λύσεις.

la gnose de Pythagore, la γνῶσις τῶν ὄντων, la science des choses qui sont ; et avec l'extase divine des *Philalèthes*, « les amants de la Vérité ». Or, on ne doit juger de l'arbre que par ses fruits. Quels sont ceux qui ont témoigné du caractère divin et de la réalité de cette extase appelée aux Indes *Samādhi* (1) ? C'est une longue série d'hommes, qui, s'ils avaient été chrétiens, eussent été canonisés ; non sur le choix de l'Eglise, qui a ses partialités et ses prédilections, mais sur celui des populations entières et de la *vox populi*, qui ne se trompe presque jamais dans ses appréciations. C'est d'abord Ammonius Saccas, surnommé le *theodidaktos* « enseigné par Dieu » ; le grand maître dont la vie fut si chaste et si pure, que Plotin, son élève, perdit à tout jamais l'espoir de voir jamais aucun mortel qui lui fût comparable. C'est ce même Plotin qui fut pour Ammonius ce que Platon fut pour Socrate, c'est-à-dire un élève digne des vertus de son illustre maître. C'est Porphyre encore, l'élève de Plotin (2), l'auteur de la biographie de Pythagore. Dans la pénombre de cette gnose divine dont l'influence bienfaisante a radié jusqu'à nos jours, se développèrent tous les mystiques célèbres des derniers siècles, tels que Jacob Boehmen, Emmanuel Swedenborg et tant d'autres. M^{me} Guyon est le sosie féminin de Jamblique. Les Quétistes chrétiens, les Soufis Musulmans, et les Rose-Croix de tous les pays, s'abreuèrent aux eaux de cette source inépuisable, la Théosophie des Néo-Platoniciens des premiers siècles de l'ère chrétienne. La gnose précéda cette ère, car elle fut la continuation directe de la *Gupta Vidya* et de la *Brahmâ-Vidya* (« connaissance secrète » et « connaissance du Brahmâ ») des Indes de l'antiquité, transmise par la voie de l'Égypte ; comme la théurgie des *Philalèthes* est la continuation des mystères Égyptiens. En tout cas, le point de départ de cette magie *diabolique*, c'est la Divinité suprême ; son terme et but final, l'union de l'étincelle divine qui anime l'homme avec la Flamme-mère, qui est le *Tout Divin*.

Ce but est l'*ultima thule* des théosophes qui se vouent entièrement au service de l'humanité. En dehors de ceci, ceux qui ne sont pas encore prêts à tout sacrifier, peuvent s'occuper des sciences transcendantes, telles que le Mesmérisme et les phénomènes modernes sous toutes leurs formes.

(1) *Samādhi*, un état de contemplation abstraite, définie par des termes sanscrits dont chacun demande une phrase entière pour l'expliquer. C'est un état mental ou, plutôt, spirituel, qui ne dépend d'aucun objet perceptible et pendant lequel le *sujet* vit, absorbé dans le domaine de l'esprit pur, dans la Divinité.

(2) Le citoyen de Rome pendant vingt-huit ans, l'homme si honnête que l'on tenait à honneur de le faire tuteur des orphelins des plus riches patriciens. Il mourut sans s'être jamais fait un ennemi pendant ces vingt-huit ans.

Ils en ont le droit, d'après la clause qui spécifie, comme un des buts de la Société Théosophique « l'étude des lois inconnues de la nature, et des pouvoirs psychiques latents dans l'homme ».

Les premiers sont peu nombreux, — l'altruisme absolu étant un rare avis même parmi les théosophes modernes. Les autres membres sont libres de s'occuper de ce qui leur plaît. Malgré cela, en dépit de la franchise de leurs *allures* qui n'ont rien de mystérieux, nous sommes constamment mis en demeure de nous expliquer ; de persuader le public que nous ne tenons pas de sabbat, que nous ne fabriquons pas de manches à balai pour l'usage des théosophes. Ceci devient parfois grotesque. Quand ce n'est pas d'un nouvel « isme », d'une *religion* tirée des profondeurs d'un cerveau détraqué, ou de fumisterie, que nous sommes accusés, c'est d'exercer les arts de Circé sur les hommes et les bêtes. Les quolibets et les railleries pleuvent sur la Société Théosophique dru comme grêle. Elle reste cependant toujours debout, depuis quatorze ans que cela continue : elle a la vie dure, vraiment !

II

Après tout, les critiques, qui ne jugent que d'après l'apparence, n'ont pas tout à fait tort. Il y a théosophie et théosophie : la vraie théosophie du *théopophe*, et celle du membre de la Société de ce nom. Que sait le monde de la vraie théosophie ? Comment peut-il juger entre celle d'un Plotin, et celle des faux frères ? Et de ceux-ci, la Société possède plus que sa part légitime. L'égoïsme, la vanité et la suffisance de la majorité des hommes sont incroyables. Il y en a pour qui leur petite *personnalité* constitue l'univers entier, hors de laquelle point de salut. Faites remarquer à l'un d'eux, que l'alpha et l'oméga de la sagesse ne sont pas limités par la circonférence de son cerveau, que son jugement ne pourrait marcher de pair avec celui du roi Salomon, et aussitôt vous vous rendez coupable à ses yeux d'*anti*-théosophie. Vous avez commis le blasphème contre l'Esprit qui ne vous sera point pardonné, ni dans ce siècle, ni dans celui qui est à venir. Ceux-là disent : « la théosophie, c'est moi ! » comme Louis XIV disait « l'État, c'est moi ». Ils parlent de fraternité et d'altruisme, et n'aiment, en réalité, que ce qui n'aime personne — eux-mêmes, — en d'autres termes leur petit « moi ». Leur égoïsme leur fait imaginer que seuls ils représentent le temple de la Théosophie, et qu'en se proclamant au monde eux-mêmes, ils proclament la théosophie. Hélas ! les portes et les fenêtres de ce « temple » ne sont qu'autant de canaux par où pénètrent mais ne sortent presque jamais, les vices et les illusions des médiocrités égoïstes.

Ceux-là sont les termites blancs de la Société Théosophique qui engagent les fondements, et lui sont une menace perpétuelle. On ne respire librement que lorsqu'ils la quittent.

Ce n'est pas eux qui pourraient jamais donner une idée correcte de la théosophie pratique, encore moins de la théosophie transcendante qui occupe l'esprit d'un petit groupe d'élus. Chacun de nous possède la faculté, le sens intérieur, connu sous le nom d'*intuition*; mais combien rares sont ceux qui savent le développer! C'est cependant le seul qui puisse faire voir les hommes et les choses sous leurs vraies couleurs. C'est un *instinct de l'âme* qui croît en nous, en proportion de l'usage que nous en faisons, et qui nous aide à apercevoir et à comprendre tout fait tel et absolu avec plus de clarté que ne le ferait le simple exercice de nos sens et de notre raisonnement. Ce qu'on appelle le bon sens et la logique ne nous permet de voir que l'apparence des choses, ce qui est évident pour tous. L'*instinct* dont je parle étant comme une projection de notre conscience perceptive, projection qui s'opère du subjectif à l'objectif, et non *vice versa*, éveille en nous les sens spirituels et les force à agir; ces sens s'assimilent l'essence de l'objet ou de l'action que nous examinons, nous les représentent tels qu'ils sont, et non tels qu'ils paraissent à nos sens physiques ou à notre froide raison. « Nous commençons par l'*instinct*, nous finissons par l'*omniscience* », dit le professeur A. Wilder, notre plus vieux collègue. Jamblique a décrit cette faculté, et certains théosophes ont pu apprécier toute la vérité de sa description.

« Il existe, dit-il, une faculté dans l'esprit humain qui est immensément supérieure à toutes celles qui sont greffées sur nous, ou engendrées. Par elle nous pouvons atteindre à l'union avec des intelligences supérieures, nous trouver transportés au-delà des scènes et de la vie de ce monde, et partager l'existence supérieure et les pouvoirs surhumains des habitants célestes. Par cette faculté nous nous trouvons libérés finalement de la domination du Destin (*Karma*), et devenons, pour ainsi dire, les arbitres de notre sort. Car, lorsque les parties les plus excellentes en nous se trouvent remplies d'énergie, et que notre âme est emportée vers des essences plus élevées que la science, elle peut se séparer de ces conditions qui la retiennent sous le joug de la vie pratique journalière; elle échange la vie actuelle pour une autre vie, et renonce aux habitudes conventionnelles qui appartiennent à l'ordre extérieur des choses, pour s'abandonner et se confondre avec cet autre ordre qui règne dans l'existence la plus élevée... »

Platon a exprimé cette idée en deux lignes: « La lumière et l'esprit de

la Divinité sont les ailes de l'âme. Elles l'élèvent jusqu'à la communion avec les dieux, au-dessus de cette terre, avec laquelle l'esprit de l'homme est trop prêt à se salir... Devenir comme les dieux, c'est devenir saint, juste et sage. Tel est le but pour lequel l'homme fut créé, tel doit être son but dans l'acquisition de la science. »

Ceci est la vraie théosophie, la théosophie intérieure, celle de l'âme. Mais, poursuivie dans un but égoïste, elle change de nature et devient de la *démonosophie*. Voici pourquoi la Sagesse Orientale nous apprend que le *Yogi* Indou qui s'isole dans une forêt impénétrable, ainsi que l'hermite chrétien qui se retire, comme aux temps jadis, dans le désert, ne sont tous deux que des égoïstes accomplis. L'un, agit dans l'unique but de trouver dans l'essence une et nirvanique refuge contre la réincarnation ; l'autre dans le but de sauver son âme, — tous les deux ne pensent qu'à eux-mêmes. Leur motif est tout personnel ; car, en admettant qu'ils atteignent le but, ne sont-ils pas comme le soldat poltron, qui déserte l'armée au moment de l'action, pour se préserver des balles ? En s'isolant ainsi, ni le *Yogi*, ni le « saint », n'aident personne autre qu'eux-mêmes ; ils se montrent, par contre, profondément indifférents au sort de l'humanité qu'ils fuient et désertent. Le Mont Athos contient peut-être quelques fanatiques sincères. Cependant, même ceux-là, ont déraillé inconsciemment de l'unique voie qui peut les conduire à la vérité, — la voie du Calvaire, où chacun porte volontairement la croix de l'humanité et pour l'humanité. En réalité, c'est un nid de l'égoïsme le plus grossier. C'est à leurs pareils qu'on s'applique la remarque d'Adams sur les monastères : « Il y a des créatures solitaires qui semblent avoir fui le reste de l'humanité pour le seul plaisir de rencontrer le diable en tête-à-tête. »

Gautama, le Bouddha, ne passa dans la solitude que juste le temps qu'il lui fallut pour arriver à la vérité, qu'il se dévoua ensuite à proclamer, mendiant son pain et vivant pour l'humanité. Jésus ne se retira au désert que pour quarante jours et mourut pour cette même humanité. Apollonius de Tyane, Plotin et Jamblique, menant une vie de singulière abstinence et presque d'ascétisme, vivaient dans le monde et *pour* le monde. Les plus grands ascètes et *Saints* de nos jours ne sont pas ceux qui se retirent dans des localités inabordables ; mais ceux qui, bien qu'évitant l'Europe et les pays civilisés où chacun n'a plus d'oreilles et d'yeux que pour soi, pays partagés en deux camps de Caïns et d'Abels, passent leur vie à voyager en faisant le bien et tâchant d'améliorer l'humanité.

Ceux qui regardent l'âme humaine comme étant l'émanation de la divinité comme une parcelle ou rayon de l'âme universelle et ABSOLUE, comprennent mieux que les chrétiens la parabole des *talents*. Celui qui cache l

alent qui lui est donné par son « Seigneur » dans la terre, perdra ce talent, comme le perd l'ascète qui se met en tête de « sauver son âme » dans une solitude égoïste. Le « bon et fidèle serviteur » qui double son capital, en moissonnant pour celui qui n'a pas semé, parce qu'il n'en avait pas les moyens, et recueille là où le pauvre n'a pas répandu le grain, agit en véritable altruiste. Il recevra sa récompense, justement parce qu'il a travaillé pour un autre, sans aucune idée de rémunération ou de reconnaissance. C'est le théosophe altruiste; tandis que le premier n'est que l'égoïste et le poltron.

Le phare sur lequel les yeux de tous les théosophes bien pensants sont fixés, est celui qui a été de tout temps le point de mire de l'âme humaine emprisonnée. Ce phare, dont la lumière ne brille sur aucune des eaux terrestres, mais qui a miroité sur la sombre profondeur des eaux primordiales de l'espace infini, a nom pour nous, comme pour les théosophes primitifs, — « Sagesse divine ». C'est le mot final de la doctrine ésotérique; et, dans l'antiquité, quel est le pays ayant eu droit d'être appelé civilisé que n'ait possédé son double système de SAGESSE, dont une partie était pour les masses, et l'autre pour le petit nombre, l'exotérique et l'ésotérique? Ce nom de SAGESSE, ou comme on dit parfois, la « religion de la sagesse » ou *théosophie*, est vieux comme la pensée humaine. Le titre de *sages*, — les grands prêtres de ce culte de la vérité, — en fut le premier dérivé. L'épithète se transforma ensuite en celle de *philosophie* et des *philosophes*, — les « amants de la science » ou de la sagesse. C'est à Pythagore qu'on doit ce nom, ainsi que celui de *gnosis*, du système de γνῶσις τῶν ὄντων « la connaissance des choses qui sont » ou de l'essence cachée sous l'apparence extérieure. Sous ce nom, si noble et si correct dans sa définition, tous les maîtres de l'antiquité désignaient l'agrégat des connaissances humaines et divines. Les sages et *Brachmânes* des Indes, les mages de la Chaldée et de la Perse, les hiérophantes d'Égypte et de l'Arabie, les prophètes ou *Nabi* de la Judée et d'Israël, ainsi que les philosophes grecs et romains, ont toujours classifié cette science à part en deux parties, l'ésotérique, ou la vraie, et l'exotérique, masquée sous le symbolisme. Jusqu'à ce jour, les Rabins juifs désignent sous le nom de *Mercavah*, le corps ou le véhicule de leur système religieux, celui qui contient les sciences supérieures, accessibles aux initiés seuls, et dont il n'est que l'écorce.

On nous accuse de mystère et on nous reproche de tenir secrète la théosophie supérieure. Nous confessons que la doctrine que nous nommons *gupta vidya* (science secrète) n'est que pour le petit nombre. Mais quels sont les maîtres dans l'antiquité qui ne gardaient pas leurs enseigne

ments secrets, de peur de les voir profaner ? Depuis Orphée et Zoroastre, Pythagore et Platon, jusqu'aux Rose-croix et aux Francs-Maçons plus modernes, ce fut une règle constante que le disciple devait gagner la confiance du maître avant de recevoir de lui le mot suprême et final. Les religions les plus anciennes ont toujours eu leurs grands et leurs petits mystères. Les néophytes et les catéchumènes prêtaient un serment inviolable avant d'être acceptés. Les Essènes de la Judée et du Carmel en faisaient autant. Les *Nabi* et les *Nazars*, (les « séparés, » de l'Israël), comme les *Chelas* laïques et les *Brahmacharyas* des Indes, différaient de beaucoup entre eux. Les premiers pouvaient et peuvent être mariés et rester dans le monde tout en étudiant les documents sacrés jusqu'à certaines limites ; les seconds, les *Nazars* et les *Brahmacharyas*, ont toujours été voués aux mystères de l'initiation. Les hautes écoles de l'Ésotérisme étaient internationales, quoique exclusives ; à preuve Platon, Hérodote et d'autres, allant se faire initier en Égypte ; tandis que Pythagore, après avoir visité les Brâhmes aux Indes, se rendit à un sanctuaire égyptien et finalement se fit recevoir, selon Jamblique, au mont Carmel. Jésus suivit la coutume traditionnelle, et se justifia de sa réticence en répétant le précepte si connu :

Ne donnez point les choses saintes aux chiens,
Ne jetez point vos perles devant les pourceaux,
De peur que ceux-ci ne les foulent sous leurs pieds,
Et que les chiens, se retournant, ne vous déchirent...

Certains écrits antiques, connus d'ailleurs des bibliophiles, personnifient la SAGESSE, qu'ils représentent comme émanant d'AIN-SOPH, le Parabrahm des kabalistes juifs, et en font l'associée et la compagne du dieu manifesté. De là son caractère sacré parmi tous les peuples. La sagesse est inséparable de la divinité. Ainsi nous avons les *Védas* émanant de la bouche du Brahmâ indou (le *logos*) ; Bouddha vient de *Boudha* « Sagesse intelligence divine ; le *Nebo* babylonien, le *Thot* de Memphis, l'*Hermès* des Grecs étaient tous des dieux de la sagesse ésotérique.

L'Athèna grecque, la *Métis* et la *Neitha* égyptiennes sont les prototype de la *Sophia-Achamoth*, la sagesse féminine des gnostiques. Le *Pentateuque* samaritain appelle le livre de la *Genèse Akamauth*, ou « Sagesse », de même que deux fragments de manuscrits fort antiques « la Sagesse de Salomon » et « la Sagesse de Iasous (Jésus) ». Le livre appelé *Mashalim* ou « Discours et proverbes de Salomon », personnifie la sagesse en l'appelant « l'auxiliaire du (Logos) créateur », en ces termes (Je traduis *verbatim*) :